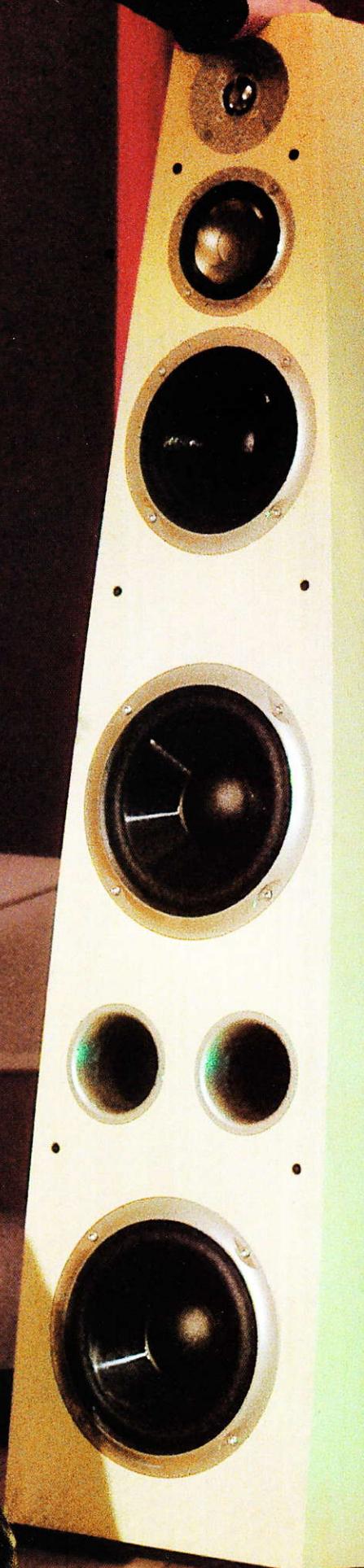


ROCK & FOLK

HORS-SÉRIE



DISCO 2000 LES INDISPENSABLES

Des Beatles à la techno, l'histoire de notre musique

HORS-SÉRIE N°15-40F DECEMBRE 1999
BELGIQUE 200 FB - SUISSE 13,50 FS - RÉUNION 42 F

L 9374 - 15 H - 40,00 F - RD

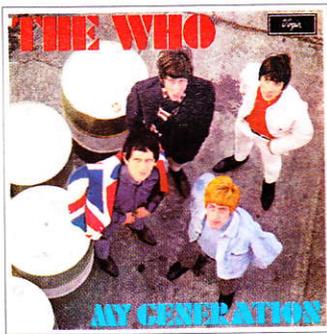


The Who

"My Generation"

TRACK (IMPORT)

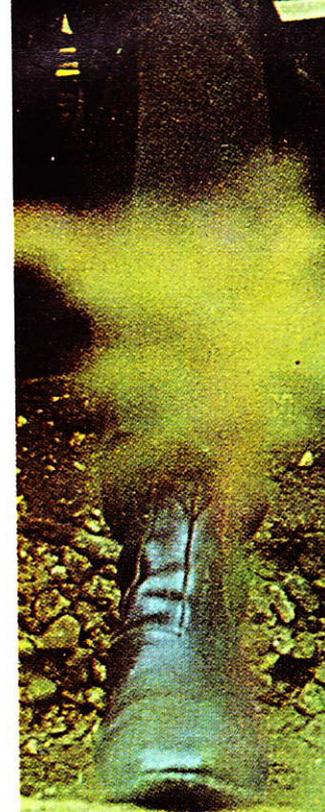
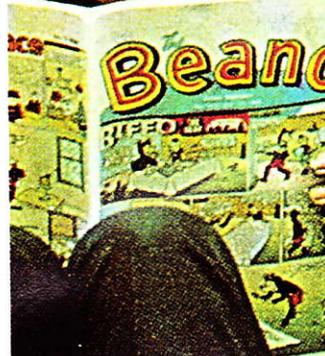
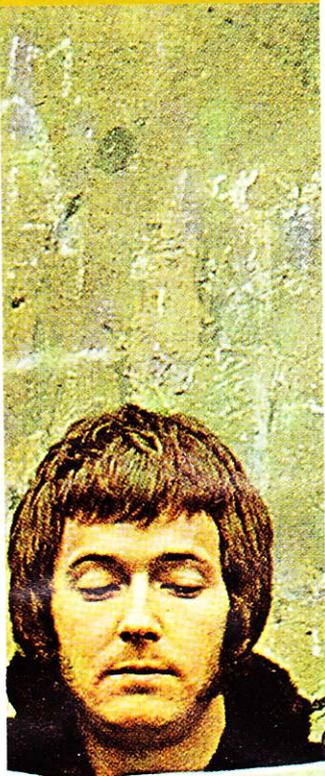
La power pop naît ici. Avec cet album raisonnant comme mille cloches tintinnabulantes, comme une mousson d'arpèges et de fûts déchaînés. L'Angleterre comptait alors des milliers de mods, et pas un seul groupe pour eux. Les Who furent donc conçus par un dandy génial (le modissime Pete Dinklage) pour combler ce manque. Les modernistes ne jurèrent que par la musique noire américaine et étaient bien plus puristes que les Stones, restés bloqués sur Chuck Berry, Bo Diddley et Jimmy Reed. Au contraire, les gentils paons de Carnaby Street ne jurèrent que par les choses modernes, soit la soul et le jazz. Les Who tentèrent donc de coller à cette éthique féroce. Après un premier single sous l'appellation High Numbers ("I'm The Face" et "Zoot Suit", le premier étant un pastiche de "Got Love If You Want It") et des posters fièrement estampillés *Maximum R&B*, ils bouclent ce premier album comptant deux morceaux repris à James Brown. Mais Townshend, faux Mod et vrai malin, diverge rapidement vers ce qu'il sait faire le mieux : de la pop rutilante et orchestrale. Instrumentiste limité à une époque où les guitar heroes tombent de tous les arbres de Hyde Park, il invente le système D et fore des itinéraires bis pour atteindre le nirvana : arpèges, cordes à vide, morse joué avec les micros, glissements du médiateur le long du manche, baisses de volume, remontées vicieuses et power chords déchirants... L'inventivité est ici hallucinante. D'ailleurs, dans ce groupe, rien ne fonctionne comme ailleurs. Le bassiste joue solo, le chanteur se bat pour se faire entendre et le batteur chante avec ses toms. Keith Moon est partout. Frénétique, survolté aux *purple hearts*,



il se déchaîne comme un épileptique le temps d'un parcours sans faute. Des déclarations macho, voire homo, de "The Kids Are Alright" à l'ouverture infernale de "The Good's Gone", de la pop chromée de "La La La Lies" et "Much Too Much" ou "It's Not True" à l'infernale copie de Link Wray revue et corrigée par l'idéal mod qu'est "The Ox" dévasté par Moonie, ce premier album est un classique, que certains n'échangeraient pas contre trois barils de "Tommy" ou de "Who's Next". Et s'ils avaient raison ?

NICOLAS UNGEMUTH

1966



The Beach Boys

"Pet Sounds"

CAPITOL / EMI

Titre crétin, pochette idiote pour un groupe au nom stupide... Et pourtant. Celui-là aura fait couler beaucoup d'encre et généré peu de débats. C'est l'unanimité absolue et pas seulement chez les idiots. "Pet Sounds", pour les retardataires, est néanmoins inénarrable sans évoquer quelques faits. En vrac, Brian Wilson, bouddha fraîchement échappé d'une culture surf dont il n'avait que foutre, était bien plus fan des Beatles que du Chuck Berry qu'il s'était appliqué à détourner depuis la naissance de son groupe consanguin. En décembre 1966, il écoute "Rubber Soul". Il voit Dieu et la Vierge. "Gil, je vais faire un disque qui ne sera que joie et amour. Le plus grand de l'histoire du rock." Il part en croisade, se voit Messie... Profite que ses benêts de frères et cousins soient sur la route avec le *Witchita Lineman* Glen Campbell pour écrire son grand œuvre, qui sera sensé magnifier Spector, Bach, inventeur du contrepoint, et McCartney. "Rubber Soul" était sorti en Amérique sans le moindre single l'accompagnant. L'ère de l'album était désormais aveuglante. Celle de "California Girls" appartenait au passé. Le sens de la compétition ayant toujours



engendré les meilleurs disques, "Pet Sounds", aujourd'hui encore, met Macca très mal à l'aise. "Revolver" était déjà sorti lorsqu'il entendit ce manifeste de pop baroque. Son instrumentation apparemment simple mais en réalité tellement fine, ces odes au bonheur que sont "God Only Knows" (selon le bassiste, la "plus grande chanson jamais enregistrée"), l'instrumental fantastique "Let's Go Away For Awhile" ou les proprement terrassants "Caroline No" et "I Know There's An Answer" (accompagné sur le CD par son impérial frère siamois "Hang On To Your Ego"), tout ici était absolument neuf, le génie de Wilson étant justement d'avoir voulu surpasser les Fab Four plutôt que de les égaler. D'où la suite logique, "Sgt Pepper" et son emphase qui a tant vieilli aujourd'hui. Remasterisés, nettoyés, en véritable mono et en stéréo, escortés par trois inédits somptueux, les morceaux de "Pet Sounds" sont pour l'auditeur plus que des amis chers. On parlerait plutôt de confidentes, ces petits diamants jouant leur rôle à la perfection : on peut se projeter là-dedans. Cette matière parle et vit, même si son embarrassant génie onirique en fait un disque totalement irréel et parfois absolument inapprochable. En ce sens, "Pet Sounds" est certainement plus proche des chefs-d'œuvre de Motown que de "Revolver" ou "Sgt Pepper". Et c'est tant mieux.

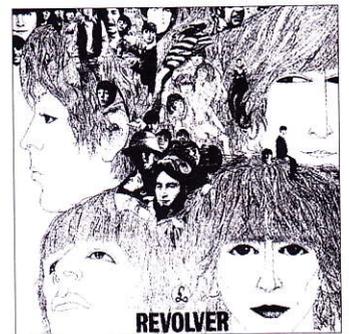
NICOLAS UNGEMUTH

The Beatles

"Revolver"

PARLOPHONE / EMI

C'est peut-être lui. *Le number one*. *El numero uno*. Celui que tous les musiciens du monde auraient aimé faire avant eux ou essayent de faire depuis. Car dès le numéro 2, les choses se corsent, les certitudes se larvent, les esprits claudiquent. Euh... un autre Beatles peut-être ? Mais alors pourquoi "Revolver" ? Qu'a-t-il de plus que les autres ? "Help" n'est pas mal non plus et "Abbey Road" aussi se laisse écouter. La réponse est simple : les Beatles on tout inventé à ce moment-là. Jusqu'au 17 avril 1966 où Phil McDonald mit une bande neuve sur le 4-pistes du studio 2 à Abbey Road, pour que puissent débiter les séances d'enregistrement, les Fab Four n'étaient qu'un groupe exceptionnel. A partir de ce jour-là, ils devinrent universels. Et curieusement cet état de grâce commun ne durera que le temps de "Revolver". Dès "Sgt Pepper", drogués par leur hallucinante aptitude à composer tube sur tube, Lennon et McCartney surent que leur groupe, en tant que tel, n'en serait plus jamais un. Sans le ciment des concerts, les Beatles allaient devenir le fantastique laboratoire d'une hydre à deux têtes, mais qui ne dodelinerait de l'une que lorsque l'autre ne bougerait plus. Encore portés l'un par l'autre, tendus l'un vers l'autre, grisés par un élan que même leur métabolisme n'aurait pu soupçonner, Paul et John se surpassèrent pour "Revolver". Plus que les cascades de guitares électro-acoustiques de "I'm Only Sleeping", les cordes de "Eleanor Rigby", totalement novatrices, ou les harmonies vocales de "And Your Bird Can Sing", qui font naturellement office de références aujourd'hui, c'est leur approche intellectuelle séditeuse de la pop music qui impressionna. John faisait référence



aux drogues pour la première fois ("She Said She Said", "Doctor Robert") et partait avec Harrison, le sitar brandi, à la découverte de l'Inde-aux-alouettes. ("Tomorrow Never Knows", "Love You To"). Paul, égal à lui-même, composa l'essentiel des mélodies et gratifia "Revolver" de deux ballades sacrées, "For No One" et "Here, There And Everywhere". George se fendit, pour sa part, du discordant "I Want To Tell You" tandis qu'à Ringo, que le studio ennuyait ferme, les deux autres offrirent "Yellow Submarine" qui, à lui seul, est déjà une autre histoire. Dernier détail : "Revolver" manqua de s'appeler "Abracadabra" mais, depuis trente-trois ans, on se demande bien quelle amélioration aurait pu apporter ce coup de baguette magique supplémentaire.

JEROME SOLIGNY

Neil Young "After The Gold Rush"

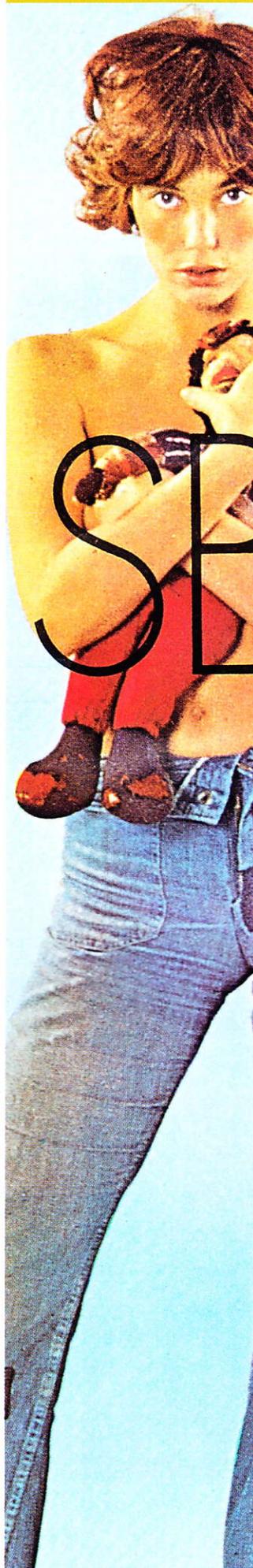
REPRISE/WEA

Ce troisième album solo de Neil Young fut enregistré en 1970, peu de temps après "Déjà Vu" (avec Crosby, Stills et Nash) : quelle année ! Young se partage alors entre ses deux activités. Ici il est de nouveau accompagné par le Crazy Horse de Danny Whitten, avec quelques invités de marque : Greg Reeves à la basse (de CSN&Y), Jack Nitzsche au piano ainsi qu'un jeune prodige dont on reparlera, Nils Lofgren. Enfin, pour enrichir les harmonies vocales, magnifiques tout au long de l'album, le frère ennemi Steve Stills. Le résultat est époustouflant. Les onze chansons, tout d'abord, sont de première classe, oscillant entre folk acoustique ("Tell Me Why"), ballades au piano ("After The Gold Rush", d'une beauté à couper le souffle, ou "Birds"), emprunts country (très belle adaptation du "Oh, Lonesome Me" de Don Gibson), valse ("Only Love Can Break Your Heart") et rock strident ("Southern Man" et ses guitares épileptiques, "When You Dance You Can Really Love"). La production, enfin, cet espèce de son boisé artisanal et naturel, qui en influencera plus d'un, fait encore aujourd'hui fantasmer nombre de musiciens de tous horizons (cf le dernier Murat, pour prendre un exemple proche de nous). Et planant tout là-haut, la voix de Neil Young, incroyable, seule ou mariée à des harmonies, est belle à pleurer. Deux ans plus tard, l'homme produira "Harvest" sur le même modèle (avec un grand orchestre en prime), qui rencontrera un énorme succès mondial. Sauf que le véritable chef-d'œuvre, c'est celui-ci, plus acéré, plus libre, qui lance véritablement les années soixante-dix et en définit le son pour plusieurs saisons.



Tout ce que fera Neil Young ensuite se mesurera à l'aune de ce disque étalon, réalisé dans un véritable état de grâce. Magique et intemporel.
STAN CUESTA

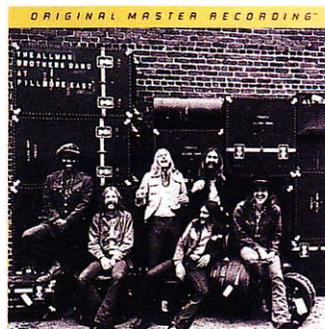
1971



The Allman Brothers Band "Live At Fillmore East"

POLYDOR/UNIVERSAL

La pochette originale (édition vinyle en double album) est un petit chef-d'œuvre de sociologie rock'n'roll. A gauche, le vulgum pecus : les roadies (et qui a jamais rendu hommage, en couv', à ces damnés de la terre, ces obscurs, ces sans-grade, sans qui aucun son ne viendrait astiquer nos tympanes ? Personne, à part les Allman Bros). Un œil sur le look : baskets, pompes lacées, poil greasy, T-shirts gerbeux, canettes de bière... A droite, les seigneurs. Les musiciens. Matez les boots, le blouson de Dickie Betts, les coupes de cheveux étudiées à la mode du temps. Pour le reste, le carburant, faudrait leur faire les poches. Sûr que ces types-là ne marchent pas à la Bud light. Pour faire encore plus chic, la pochette est en noir et blanc. Ce qui, à l'époque, était un véritable luxe. A y regarder de plus près, tout cela est parfaitement normal. Dans le Sud profond qu'habitent les Allman, on n'est pas très porté sur le communisme façon Grateful Dead/ Haight Ashbury. Un rien de conscience de classe permet, à l'occasion, de se souvenir qu'on a tout de même failli gagner la guerre de Sécession. Sudiste, la musique des frères



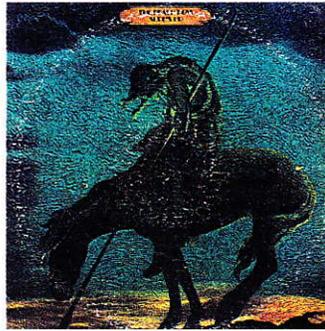
Allman (et de Richard Betts, Berry Oakley et Butch Trucks) l'est dans ses moindres chœurs, dans le plus petit glissando, dans cette manière sucrée/épicée d'accommoder les plats de résistance, ces fabuleux blues étirés à perte de vue de State Highway. Une mélancolie de la route qui va s'avérer fatale à deux reprises : Duane Allman en 1971, Berry Oakley en 1972. Même lieu (Macon, Georgie), même bécane. Même crash. Macon... Terre du blues, du gospel, du rock'n'roll. Domicile de la grande folle Penniman, Mr Little Richard. Terre de vendeurs de bibles et de télépasteurs chtarbés, où la vie s'écoule doucement à l'abri des fenêtres tamisées, dans le bruit feutré de l'air conditionné. Terre de moonshiners qui refilent un tord-boyaux à réveiller un mort. Terre de femmes blanches hallucinées, baissant les yeux en silence vers la bragouette des grands Noirs des plantations de pêcheurs. Terre d'envies meurtrières et de désirs assassins. Terre du blues... Et quoi jouer d'autre, quand on a vingt-cinq ans et toute cette violence assommée de chaleur au fond des tripes.... Au mois de mars 1971, le Allman Brothers Band enregistre son meilleur album, loin de chez lui, devant un public new-yorkais défoncé qui croit entendre un groupe psychédélique.

ALAIN DISTER

The Beach Boys "Surf's Up"

EPIC/SONY MUSIC (IMPORT)

Pauvre Brian Wilson. Tout semble si compliqué quand il s'agit du fils aîné de Murry Wilson, le petit prodige qui fit les frustes des colères épiques de son musicien frustré de père, qui se prit toutes les mandales et les humiliations que son frère Dennis fuyait en surfant et courant les filles et que le benjamin Carl évitait en se noyant dans les jupons de maman. C'est également lui qui s'est trouvé, à vingt ans à peine, à écrire, composer arranger et produire une caravane de hits tout en creusant la tombe de sa santé mentale éprouvée par la célébrité. Avec la naïveté et la balourdise d'un esprit libre coincé dans une éducation médiévale, Brian Wilson, en mal de reconnaissance et inspiré par les audaces des Beatles, s'était cru le droit de développer un nouvel idiome pop, pêchant dans son cerveau des mélodies d'une sophistication inouïe pour le genre. "Pet Sounds", hymne baroque à la rétraction foetale, n'était que la première étape vers un *magnum opus* d'une dimension cosmique et qui ne devait pas voir le jour : "Smile". Mais la furie de Mike Love face à la manifeste influence lysergique des compositions et un conflit avec Capitol provoquent une crise de panique chez Brian qui brûle aussitôt ses bandes et s'enferme dans un mutisme obstiné. Les Beach Boys n'auront d'autre recours pour leurs albums suivants que d'écrire leurs propres chansons, pour des résultats allant du très moyen au franchement nauséabond, dans une cascade de disques désastreux, ponctués de bijoux rescapés de l'incendie. Mais en 1971 et pour la dernière fois, les Beach Boys vont produire un grand album. "Surf's Up", de sa pochette terriblement sombre jusqu'aux thèmes généralement pessimistes des chansons, est un disque



d'une étonnante maturité et d'une sobriété sonore que les atroces tentatives de Al Jardine et Bruce Johnston arrivent à peine à gâcher. Dennis Wilson ayant déjà pris son billet pour le terminus des cerveaux grillés, c'est Carl et Mike qui dirigent l'affaire, avec la bonne idée de ressortir une tranche de "Smile" pour la trilogie finale : "A Day In The Life Of A Tree", "Til I Die" et le bouleversant morceau-titre, qui plongent dans les profondeurs d'orgues aux échos religieux et s'élèvent par des chœurs aux accents angéliques. L'album disparaît des rééditions, conclusion douce-amère de circonstance à ce mini-chef d'œuvre que les Beach Boys noieront dans la fange commise dès l'année suivante ("Carl And The Passions") et les autres.

NIKOLA ACIN